

Spivak, Scott, Rancière, et tous les subterfuges, toutes les intelligences prêtes à se mobiliser pour parler de la seule question qui vaille, comme disait Hugo, la question sociale. Mais avant, peut-être faudrait-il, à titre d'hygiène personnelle somme toute, et justement parce que la distance est juste entre les moyens et le moyen qui entend parler des classes moyennes, vidanger tout ça, et comme s'enfoncer deux doigts dans la bouche pour une purge catégorielle, en quelque sorte; peut-être faudrait-il cesser provisoirement les enquêtes ponctuelles dans telle ou telle résidence fermée, dans telle ou telle ville de moins de vingt mille habitants du Sud-Est, dans tel ou tel quartier résidentiel à deux heures de route de la capitale; par exemple on ferait une pause dans tout ça et on exercerait, sur soi-même, une bonne purge, on se vomirait d'abord.

Pourquoi l'extrême gauche ne lit-elle pas de littérature ?

1.

L'extrême gauche, c'est moi. C'est à moi que je pose cette question, qui n'a rien de rhétorique : pourquoi tu ne lis plus de littérature, ce qu'on entend par littérature, ou pourquoi en lis-tu moins ? Pourquoi les derniers livres que tu as lus sont, respectivement et simultanément (car tu lis toujours plein de livres à la fois), un livre d'Histoire (*Nourritures canailles*, de Madeleine Ferrières), un recueil de notes (*Apostille*, de Gérard Genette), le gros livre d'un marxiste syncrétiste (*L'Inconscient politique*, de Fredric Jameson) ? Pourquoi préfères-tu, somme toute, un essai sur la diversité, le racisme et les médias, une traduction du dernier Žižek, un texte de Stanley Fish, la biographie de Blanqui, un dictionnaire de la Commune (à supposer, bien sûr, que ce ne soit pas de la littérature), ou te perdre sur les sites des quotidiens ? Pourquoi lis-tu rarement *Le Matricule des anges* alors que tu n'as pas raté une seule *Revue des livres et des idées* ? Pourquoi, depuis dix ans, achètes-tu plutôt des livres aux Prairies ordinaires, Amsterdam, La Fabrique, Lignes – te tirant ainsi une balle dans le pied (car ce n'est pas chez ces éditeurs-là que

tu publies en général)? Pourquoi, quand tu vas sur le marché, à D., te jettes-tu sur les vieux 10/18, Maspero? Pourquoi, quand tu dis *littérature*, et alors que tu ferrailles depuis tant d'années pour une extension-redéfinition du domaine, tu entends immédiatement ce qu'on entend: littérature de fiction, récit, roman? Pourquoi as-tu tant besoin de textes sérieux, de textes légitimes? Pourquoi penses-tu qu'un essai, un livre de philosophie, seront toujours plus sérieux, et au fond plus importants, qu'un bouquin de Duras, de la poésie – même expérimentale –, la lecture de *Guerre et Paix*?

Bon. À bien y réfléchir, tu penses que la lecture de *Guerre et Paix* est plus importante que celle de *La Diversité*, *le Racisme et les Médias*, mais voilà, tu n'as toujours pas lu *Guerre et Paix*, tu lis *La Diversité*, *le Racisme et les Médias*.

Et d'abord, quelle est la différence sensible entre lire un essai, un livre d'Histoire ou un recueil de notes – tels que ceux que tu as lus dernièrement –, et lire, par exemple, de la poésie dite expérimentale, ou de la littérature « contemporaine » (ce que tu fais de temps à autre, car tu n'es pas sans savoir qu'il peut encore se passer là des choses étonnantes)? Eh bien, par exemple, pour le livre de Genette, commencé juste avant un voyage, je me suis dit que sa lecture était bien agréable et serait parfaite dans le train, et si je ne l'ai pas amené, c'est qu'il était trop lourd pour mon petit

sac (je ne portais que deux jours et je n'ai pas de *tablette*).

Qu'est-ce que ça veut dire, *agréable*, pour un livre? Il me semble que je retrouvais, lisant ce livre, des habitudes de lecture très anciennes, quelque chose de très familier dans la lecture, de rassurant, peut-être, et qui doit bien remonter à mon apprentissage de la lecture, près de ma grand-mère, dans la méthode Boscher – celle qui s'achevait par *La Chèvre de Monsieur Seguin*. *Ah! qu'elle était jolie la petite chèvre de Monsieur Seguin! Qu'elle était jolie avec ses yeux doux, sa barbiche de sous-officier, ses sabots noirs et luisants, ses cornes zébrées et ses longs poils blancs qui lui faisaient une bouppelande!* Je ne sais toujours pas ce que cette histoire de *bouppelande* vient faire là-dedans, mais peu importe: il y a cette petite bizarrerie, ce petit mystère, dans un ensemble par ailleurs tout à fait reconnaissable; c'est cela, la littérature telle qu'on l'entend.

Encore: *Monsieur Seguin avait derrière sa maison un clos entouré d'aubépines*. Ah, voilà qui n'attend qu'un bon lit, un bon fauteuil, un bon train! Monsieur Seguin/avait derrière sa maison/un clos entouré d'aubépines: 4/6/8 – du pair, et croissant – ah, qu'il était malin, le petit père Daudet, avec ses grands yeux sombres, sa barbiche longue et bouclée, et la publication – mais posthume – de son livre le plus noir (*La Doulou*, récit de ses souffrances de syphilitique).

Pour moi, il y a une petite chèvre derrière de nombreux livres, dans de nombreuses – et savoureuses, comme disent les journalistes littéraires – lectures. Je me demande même si ce n'est pas cette petite chèvre que je cherche dans tous ces essais, ces biographies tranquilles de personnages révolutionnaires, ces traductions pépères de philosophes exaltés, ces descriptions organisées et rigoureuses de situations irrationnelles et calamiteuses. Partout, en toutes circonstances, je vois pointer la barbiche de la petite chèvre, et somme toute, c'est peut-être cela qui entraîne ma lecture, c'est peut-être cela qui me permet d'en apprendre de belles, c'est peut-être ce train-train d'une lecture me plaçant toujours en position d'apprenti qui forge, a forgé, forgera, ma « conscience politique ». Car la plupart de ces textes – pas tous ! – sont pour ainsi dire ventriloqués par une chèvre : la chèvre s(c)olaire du français d'enfance, celui qu'on lit sans le voir (c'est le signe qu'on lit bien, que la lecture est *fluide*), le français qui passe comme une lettre à la poste, comme un roman ; puis, un français de qualité, celui dont on note en lisant la qualité. Les textes contemporains de qualité qui disent le bordel – des bouleversements actuels – confèrent au bordel un classicisme qui me semble parfois *dater* les événements contés. Ils les datent d'une autre manière que ceux qui abusent d'un vocabulaire à la mode – c'est-à-dire périmé – ; ils les périment autrement. D'aussi bonne volonté

que soit l'écrivain qui relate ainsi le bordel, on est toujours refait par le souci de sa langue. On en apprend de belles, mais dans cette langue qui ne cesse de dire son souci, si bien que la lecture finit par incarner ce souci, et le trimballe comme un petit personnage au bras de tous les événements terribles. Évidemment, il ne s'agit pas de produire une imitation du bordel – comme on imite en musique les gouttes de pluie par du touché de piano –, mais de songer par exemple qu'écrire ne veut pas dire régler d'avance la question de la vitesse de lecture, ni celle du chapitrage, ni même celle de la typographie. Par contamination, un français tout net mettrait au net les événements terribles, le bordel, le présent, le réel – ou, disons, la perception qu'on en a. Ou alors, le fait de dire dans un français tout net le bordel, en le détournant en quelque sorte, en donnerait paradoxalement un meilleur rendu. Bref, une opération magique.

Dernièrement, j'ai pris peur d'être tout à fait isolée dans *un humour*. Une phrase – sur laquelle je reviendrai – me semblait ridicule. C'était une phrase du général ou Général de Gaulle (je ne sais pas si on met une majuscule dans ce cas-là). Je cite cette phrase à un ami, persuadé qu'il va se rouler par terre ; ou disons, qu'il va s'esclaffer ; rire ; s'en amuser ; se forcer. Rien. Il me regarde comme un veau sa mère. Tu ne trouves pas cette phrase drôle ? Non, et puis c'est pas faux (ce que dit le général ou le Général). Mon ami n'est pas gaulliste. D'ailleurs,

ça n'a rien à voir avec le fait d'être gaulliste ou pas ; la phrase aurait très bien pu être dite par n'importe qui d'autre que le général ou Général, je l'aurais quand même trouvée ridicule – mais pas cet ami. Du coup, je me suis dit qu'il n'y avait aucune raison pour qu'il soit le seul à trouver cette phrase ingénieuse, qu'il devait y en avoir d'autres, et est-ce que j'allais courir le risque de faire le test avec mes autres ami(e)s pour m'apercevoir qu'eux aussi trouvaient cette phrase intéressante, et même assez juste ? Cela signifiait que j'étais peut-être la seule, à présent, à penser que ce genre de phrase était stupide. Mais alors, cela ne pouvait pas se limiter à *une* phrase ; cette phrase était forcément révélatrice d'un système de pensée : il y avait mon système de pensée, *cet humour*, qui me permettait de m'amuser à cette phrase et à d'autres, et il y avait le nouveau système de pensée de mes vieux amis, qui ne leur permettait plus d'y être sensible. J'étais restée dans l'Ancien Monde, et eux avaient basculé dans le Nouveau.

Maintenant, je vous propose de placer cette phrase sur une échelle de 1 à 10, le 1 côté sérieux ; le 10, de l'autre – ainsi vous saurez mieux à quel degré vous êtes encore de l'Ancien Monde, ou du Nouveau :

La France vient du fond des âges (de Gaulle, *Mémoires d'espoir*, tome III).

2.

Le pays arrive de l'ancien temps en gigotant et apparemment, ça risque de continuer.

C'est ainsi que Stéphane Bérard *traduit* la phrase du général dans sa reprise (sa « traduction »), parue aux éditions *Questions Théoriques* en 2011. Il est possible qu'il ait pris acte que désormais, il faudrait faire *revenir* (l'insu de) ce ridicule, comme on frit au ralenti un oignon pour mieux en révéler les saveurs.

Mais je crois que si on veut essayer de comprendre pourquoi ça coince – la littérature et l'extrême gauche –, il faut prendre le fer par où il chauffe le plus. Bérard a d'abord traduit *L'Enfer* de Dante à partir d'une traduction française des années 1930, travaillant, de ce fait, (sur) le français « classique » autant que *L'Enfer* – et posant implicitement que la langue cible doit inventer, renouveler syntaxe et lexique, pour être fidèle au projet de Dante. Puis, il publie le de Gaulle, et enfin, s'attaque à *Mein Kampf* (le livre tombe dans le domaine public en 2015).

Évidemment, les enjeux ne sont pas les mêmes. D'un côté, Dante. De l'autre, de Gaulle/Hitler – si l'on ose dire. Les *Mémoires* sont écrits en français : la traduction de Bérard ne remet donc en cause aucune traduction mais *l'auteur* lui-même, *par et dans sa langue* – dans le type de français qu'il

s'est choisi. La langue de l'homme d'État est «classique», célébrée comme telle – célébrés, ses emprunts au latin, parce qu'emprunts au latin. Ce troisième tome, qui couvre la période algérienne, paraît en 1970 – l'année où Gallimard sort *Éden, Éden, Éden* de Guyotat. Bérard inscrit dans sa traduction l'empesé de la langue du De Gaulle de 1970, sourd au monde, il l'y inscrit pour mieux le retourner et le mettre cul par-dessus tête, bien sûr, avec moins de moquerie que de violence.

Il est bien entendu qu'historiquement les personnes de Gaulle et Hitler ne sont aucunement comparables – l'appel du 6 juin, reprenant le discours de Pétain pour mieux le contrecarrer est rhétoriquement armé pour préparer le futur immédiat de la Résistance française, en France et à l'étranger – rien à voir avec le retour sur inventaires des *Mémoires d'espoir*.

Qu'en est-il alors du livre d'Hitler, intouché ?

Intouché, tabou, sacré : c'est bien le problème. Intouché car l'on suppose que de ce «brûlot» (naturellement) sont sortis la guerre, les camps, la grande catastrophe. Et sans doute en sont-ils sortis – parce que certains y ont cru, parce que certains n'ont pas su voir le délire dans l'autobiographie et la bêtise dans le programme politique. Pour n'avoir pas su lire un livre... Que ce livre demeure intouché sous-entend que sa puissance de destruction est toujours intacte, qu'il ne faut pas le laisser entre toutes les mains, n'est-ce pas, qu'il y

a donc quelque raison dans ce qui y est écrit, que tout n'y est pas bête, fou, stupide à pleurer. Or, il suffit de travailler le texte – de mettre ce texte au travail – pour que, dans le détail, sa folie soit révélée.

Il suffirait donc d'une édition critique sérieuse. Bien sûr qu'une édition critique est nécessaire – mais elle ne toucherait pas au texte de la même façon. En ajoutant au livre cet appareil critique, elle aménagerait son caractère sacré mais ne l'exploserait pas – on peut toujours lire un texte sans lire son paratexte. Faire naître, ou pousser poétiquement, l'autre abruti du texte dans le cours de sa réécriture, ce n'est pas l'objet d'une édition critique, qui peut conférer, à l'insu de son plein gré dans le cas de *Mein Kampf*, par contamination académique pour ainsi dire, le sceau de sa rigueur à l'objet qu'elle traite.

3.

On peut se demander pourquoi certaines proses d'extrême gauche virent parfois à la lamentation, qu'elle soit rétrospective ou préventive (anticipation et réminiscence ici se confondent, l'échec des révolutions passées étant comme un trait spécifique à la révolution – ce à quoi l'on reconnaît qu'il s'est bien agi d'une révolution : elle a échoué).

Mais sans doute devrais-je essayer de comprendre, d'abord, pourquoi ces proses me hérissent

tant. Elles me semblent incarnées par une voix qui ne vaut pas que pour elle : celle de Guy Debord dans ses films. Ce n'est pas la voix de 1978, celle de la fin de tout¹, puisque je l'ai entendue à peu de chose près en italien, dans un film de Pasolini sorti en 1963 – montage d'archives assorties d'un commentaire grave², mais plaintif, longue plainte du déjà-déçu anticipant sa déception future – un ton que n'imposa pas, posant pourtant des phrases proches, le Bataille de *La Notion de dépense* et de *La Part maudite*. Je ne sais pas si la berceuse de cette scansion relève d'un « ton d'époque » (aux mêmes années, de Gaulle, pris d'une nostalgie incurable de la « littérature », construisait les mêmes phrases, de ce même ton nostalgique et appuyé et majestueux – l'essai de majestueux des films de Debord virant à la mélancolie poignante, l'essai de majestueux de Gaulle à la trompette).

Il faut comprendre si on a la nostalgie de ce type de français – et donc le regret de sa « disparition » –, ou si on peut aimer et user d'une autre littérature, d'autres langues, d'autres usages politiques de la langue. Comme si le français voulait ça, cet obscur désir (le rap militant lui-même adopte parfois ce ton pleurard, moralisant – Comme si Jacques Brel et Guy Debord avaient accouché d'un gosse qui ne cesse de geindre depuis trois décennies).

Évidemment, ceux à qui s'adressent ces films ne peuvent qu'être touchés par cette voix, ces phrases, en être raffermis, pourquoi pas, s'y voir en direct

constitués en groupe (ou reconstitués, car il s'agit plutôt là de reconstitution historique de groupe dissous par les circonstances – et d'autres choses moins amènes), sentir un peu plus leurs contours s'inscrire dans un « nous » d'autant plus résistant qu'il est marginal, se compter, enfin – dans une salle de cinéma, aujourd'hui, on se compte : on sait qu'en général le nombre de spectateurs n'atteindra pas l'incalculable. L'extrême gauche (c'est-à-dire moi, je le rappelle), si elle lit peu, ou moins, de littérature, continue à aller au cinéma, pour vérifier qu'elle ne s'y sent plus du tout chez elle et se faire mal, par exemple en comptant le nombre de spectateurs, en supputant le moment où elle ne sera bientôt plus que cinq, plus que quatre, plus que trois... jusqu'au point terrible et délicieux de l'enfin-seul : me voilà, dernier cinéphile, dernier militant d'une gauche intellectuelle qui a tout lâché, que j'ai vu tout lâcher, morceau par morceau ; me voici enfin seul dans un désert de choses (l'extrême gauche a gardé un petit côté Chateaubriand).

Cela dit, je reviens de loin : j'ai connu une période (longue) où le mot « collectif » n'existait plus. Je me souviens qu'à la fin des années 1980, et au tout début des années 1990 encore, avant que « nous » (le mien, celui des jeunes poètes de cette génération, une sous-sous-partie de la sous-partie) ne nous retrouvions associés par le travail, nous cherchions vainement comment nous organiser, quelle vie vivre, sans jamais penser à quelque forme

en commun (c'était plutôt: est-ce que je prends une femme/un homme maintenant ou plus tard; est-ce que je n'ai pas d'enfant ou est-ce que j'en ai; est-ce que j'habite en ville ou à la campagne; Paris/province; Espagne/Angleterre, etc.). Des interrogations où ne pointait le politique qu'en format «deleuzien», vaguement, le rhizome croissant comme ça de nulle part sans autre intervention que divine. On lisait Bourdieu – mais le Bourdieu d'avant «Raisons d'agir» (1996). Le mot «collectif» a dû revenir en force ensuite, à la fin des années 1990, parfois n'importe comment ou à n'importe quel propos (un collectif, c'est comme une bande organisée, il suffit d'être trois). Devenu objet de mode, le mot est à la fois suractif et désactivé. La suractivation des mots est une tâche importante de nos sociétés; chacun s'y colle: les jeunes écrivains (devenus éditeurs, parfois) ont usé et abusé du terme «collectif», sincèrement, pour se donner une couleur.

4.

Je vois que cet auteur, écrivain, universitaire, après avoir d'abord écrit dans un récit autobiographique qu'il a obtenu mention à sa thèse en soutenant que texte utilitaire et texte littéraire sont deux choses (ce qui induit ce qui n'est pas dit: qu'un texte utilitaire n'est pas littéraire et qu'un texte littéraire n'est pas utile – ou du moins qu'on en

a un type d'usage bien particulier, un usage qui ne serait pas utilitaire), rectifie à l'oral, *cela va de soi*, que la littérature est utile (utile, peut-être, en dehors de tout usage de type utilitaire, hors toute [mise en] pratique).

C'est qu'aujourd'hui, déclarer que la littérature est inutile, c'est participer à sa mise en bière. Il est donc devenu indispensable, chez les pratiquants comme chez les croyants, d'affirmer qu'elle est utile «à la société», sans toujours préciser plus avant à quoi elle le serait. La littérature ne peut pas être utile au même titre qu'une petite cuillère ou qu'un service à la personne mais elle n'est pas inutile non plus, puisqu'elle est supérieurement utile, ce qui n'est pas facile à penser. Les croyants et certains pratiquants s'en sortent en expliquant que la littérature (et singulièrement, le roman) nous livrerait une richesse, une complexité du monde inaccessibles autrement, et parce qu'elle le ferait (double effet, atout et ratatout) en lavant en quelque sorte le langage de tous les péchés de la communication (et de citer à ce propos la phrase de Mallarmé qui continue à laver plus blanc *les mots de la tribu*).

La langue que parle la littérature est spéciale et, sinon supérieure et sacrée, du moins à part, voire coupée. Dans une manière d'isolationnisme esthétique, la littérature nous léguerait, immémorialement, des textes beaux et complets mais ouverts, tombés là pour nourrir l'incomplétude du lecteur